LOUIS-AGATHE BERTHAUD, *Bohème romantique et républicain* (1810-1843)

Jean-Marc Hovasse

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/11934>

DOI : 10.4000/studifrancesi.11934

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 153-154

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-Marc HOVASSE, « LOUIS-AGATHE BERTHAUD, *Bohème romantique et républicain* (1810-1843) », *Studi Francesi* [En ligne], 184 (LXII | I) | 2018, mis en ligne le 03 juillet 2018, consulté le 17 novembre 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/11934> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.11934>

Ce document a été généré automatiquement le 17 novembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

LOUIS-AGATHE BERTHAUD, *Bohème romantique et républicain (1810-1843)*

Jean-Marc Hovasse

RÉFÉRENCE

LOUIS-AGATHE BERTHAUD, *Bohème romantique et républicain (1810-1843)*, anthologie rassemblée et présentée par Camille Noé Marcoux, Bassac, Plein Chant, 2017, «Gens singuliers», 320 pp.

- 1 À peu près contemporain d'Aloysius Bertrand, d'Hégésippe Moreau et de Charles Lassailly, Louis-Agathe Berthaud fut, semble-t-il, aussi célèbre de son vivant qu'il est oublié de nos jours, ce qui n'est pas peu dire. Croirait-on que le caricaturiste Benjamin Roubaud ouvrit en 1838 sa série de quatre poètes parisiens dans «Le Charivari» par son portrait à charge (reproduit p. 6 de ce volume)? De profil, un nez énorme, des cheveux gras, l'air sombre, de toutes petites jambes (de cigale) et une énorme redingote (de castorine). On comprend que Camille Noé Marcoux, qui présente cette anthologie (nous allions écrire qui préside à cette exhumation), ait préféré en frontispice (p. 4) et en couverture la lithographie de Jules Gubian réalisée trois mois plus tard. Le jeune «poète lyonnais», de face, tête ronde, cheveux courts et bouclés, l'air avenant, ne ressemble en rien à sa caricature.
- 2 En fait de «poète lyonnais», Louis Berthaud est né à Charolles (Saône-et-Loire), d'un père charpentier et d'une mère tout juste assez lettrée pour lui apprendre à lire et à écrire. Après une enfance errante et laborieuse, il s'installe à Lyon dès ses seize ans, où il commence à écrire des poèmes. Son œuvre républicaine prend son essor au lendemain de la révolution de Juillet, à la faveur de la multiplication des petits journaux militants, dans lesquels il fustige le nouveau régime tour à tour en vers et en prose. Il est évidemment aux premières loges pour assister à la révolte des Canuts, qui le marque plus profondément que la révolution précédente. Son œuvre, jusque-là surtout inspirée de Béranger, prend alors un tour plus satirique. Le modèle qu'il

cherchera inlassablement à atteindre au cours de la décennie suivante, seul ou en collaboration avec le poète savoyard Jean-Pierre Veyrat (le «Lamartine des Alpes»), est la «Némésis» hebdomadaire de Barthélemy et Méry qui avait remporté tant de succès en 1830. Mais toutes ses tentatives tourneront court. Poursuivi pour une satire écrite contre Louis-Philippe, il se défend par une longue plaidoirie en vers un peu laborieux qui lui vaut l'indulgence du jury. Cet acquittement le rend presque célèbre; il part tenter sa chance à Paris où il mène la vie de bohème, partageant sa mansarde avec Jean-Pierre Veyrat et, plus épisodiquement, Hégésippe Moreau. Il court alors les petits journaux républicains comme «Le Tam-Tam» et «Le Charivari», dont il devient en quelque sorte le poète officiel (ce qui ne doit pas être étranger à son traitement de faveur par Benjamin Roubaud, son caricaturiste officiel). Il complète son profil bohème en tombant amoureux d'une actrice du Vaudeville (Anaïs Fargueil) et en contractant la tuberculose, ce qui ne l'empêche pas de contribuer à des recueils collectifs comme *Les Français peints par eux-mêmes*, où il signe plusieurs monographies: les vidangeurs («Les dévoués»), les mendiants (en vers), les chiffonniers et le décrotteur (récemment remis à la mode par Antoine Compagnon) – que du beau monde! Il meurt de maladie, d'alcoolisme et d'épuisement un soir de juillet 1843 à Chaillot, laissant un roman inachevé au titre prometteur, *Le Chemin du ciel*, qui sera publié après sa mort en feuilleton dans huit numéros de «La Réforme» de Ferdinand Flocon. Félix Pyat prononce son oraison funèbre au cimetière Montmartre, mais ses amis et l'éditeur Pagnerre, qui avaient pensé composer un livre à sa mémoire, y renoncent faute de combattants. Dans les années 1850, l'étonnante Marie de Solms (la «Muse des Alpes»), encouragée par Béranger, avait elle aussi projeté une anthologie, qui n'aboutit pas davantage. Il aura donc fallu attendre 174 ans pour qu'un livre à son nom voie le jour: belle leçon à méditer sur les aléas de la postérité.

- 3 Avec sa couverture d'un beau jaune rappelant les anciennes éditions Charpentier dont il a à peu près le format, le livre en question, copieusement illustré *in-texte*, est un bien bel objet à prix fort abordable. Après une introduction claire et concise, que complètent des annexes recensant tous les témoignages importants écrits sur Berthaud entre 1836 et 1891, le choix chronologique de ses œuvres (45 sur les 277 recensées par l'éditeur, que l'on est prié de croire sur parole, car il n'en donne pas la liste) permet de mesurer l'évolution d'une écriture dont la plus grande réussite se trouve indéniablement dans *Les Français peints par eux-mêmes*. Les poèmes sont moins enthousiasmants, à moins que la récurrence irritante des vers faux (une trentaine en tout), notamment défigurés par une correction presque systématique d'*encor* en *encore* derrière une consonne (une vingtaine d'occurrences), finisse par attaquer leur fond irréprochable. Mais même abstraction faite de ces dégradations posthumes, il semble que leur auteur ne se soit jamais fait trop d'illusions sur leur qualité: «Durant un mois entier, par un effort sublime, | Sur ces vers raboteux, j'ai promené la lime», écrit-il avec à-propos en concluant ses longs «Mendiants»... Il n'empêche que l'on n'est pas à l'abri de rencontres heureuses, comme cet alexandrin d'une concision remarquable («À la félicité des générations!») ou encore cet autre, étonnamment actuel par son prosaïsme même: «L'ouvrier sans travail est une non-valeur!» Si Berthaud n'est pas Rimbaud, on l'aura compris, il n'en reste pas moins que ce livre s'adresse à tous ceux qui s'intéressent aux écrivains prolétaires, aux poètes ouvriers, au mouvement saint-simonien (fréquenté par l'auteur en 1832), à la monarchie de Juillet, à la bohème de Paris et enfin à la ville de Lyon, chantée sur tous les tons.